CRITIQUE, festival. 17e VARIATIONS MUSICALES DE TANNAY (Suisse), Tente du Château de Tannay, le 21 août 2026. DVORAK / RACHMANINOV / CHOSTAKOVITCH. David KADOUCH (piano), Edgar MOREAU (violoncelle)

Sous la Tente du Château de Tannay, ce vendredi 21 août, s'est tenu le concert d'ouverture tant attendu des *17e Variations Musicales de Tannay*. Une soirée placée sous le signe de l'amitié musicale et de l'excellence, avec le retour tant applaudi de deux artistes qui ne sont plus à présenter (à commencer dans cette même ville de Tannay, où les deux compères se sont produit à de multiples reprises) : le violoncelliste prodige Edgar Moreau et le pianiste virtuose David Kadouch. Leur complicité, forgée au fil de plus de dix années de scène et d'enregistrements communs, a une fois de plus opéré sa magie pour le plus grand bonheur d'un public conquis d'avance, sous une tente pleine à craquer.

Avant de plonger dans ce programme slave d'une indéniable

force émotionnelle, il convient de saluer la vision artistique de ce festival. Depuis l'an passé, c'est le célèbre violoniste albanais **Tedi Papavrami** qui insuffle une nouvelle dynamique à ces rendez-vous musicaux lémaniques. Son empreinte, faite d'exigence intellectuelle et de passion communicative, se fait déjà sentir – et cette ouverture en est la plus éclatante démonstration.

Le duo **Moreau-Kadouch** a offert un véritable voyage au cœur de l'âme romantique et tourmentée de l'Europe de l'Est, un programme intitulé à juste titre « *Chants et confidences* ». La soirée s'est néanmoins ouverte dans le climat chaud et dansant des *Sept mélodies tziganes* op. 55 n° 4 d'**Antonin Dvořák**. Ici, le violoncelle de Moreau s'est fait tour à tour langoureux et fougueux, capturant à la perfection l'esprit libre et mélancolique des chants populaires. La complicité entre les deux hommes était à son comble, Kadouch l'accompagnant avec un sens aigu du rythme et de la couleur, comme pour esquisser une danse sous les étoiles. Puis retour à la douceur, presque en apesanteur, grâce la *Mélodie pour violoncelle et piano* en sol mineur op. 21 n° 9 de **Sergueï Rachmaninov**. D'emblée, la complicité des deux artistes a enveloppé la tente. David Kadouch, dont le toucher est d'une subtilité infinie, a tissé un écrin délicat autour du violoncelle, tandis qu'Edgar Moreau déployait un chant d'une pureté et d'une nostalgie poignantes. Une confidence murmurée qui a suspendu le temps… et qui a sonné le temps de l'entracte !



Après les collations d'usage (entre deux averses…), le premier sommet de la soirée fut atteint avec la *Sonate pour violoncelle et piano* en sol mineur op. 19 de **Rachmaninov**. Œuvre massive et architecturée, écrite en 1901 au sortir d'une période de profonde dépression créatrice, elle est un défi d'envergure. Le duo l'a abordée avec une grande *maestria*. Dans le *Lento – Allegro moderato* initial, la puissance et la finesse d'Edgar Moreau ont éclaté, son jeu tour à tour héroïque et d'une fragilité déchirante, porté par un piano d'une richesse orchestrale. David Kadouch n'a pas été un simple accompagnateur, mais un partenaire de poids, rivalisant de virtuosité dans les cascades de notes qui font la particularité de cette *sonate*, sans jamais éclipser le lyrisme du violoncelle. L'*Andante* fut un moment de pur ravissement, un échange à voix nue où les respirations des deux musiciens ne faisaient qu'un, avant le *Finale* endiablé. Puis, la soirée s'est achevée en apothéose avec la *Sonate pour violoncelle et piano* en ré mineur op. 40 de **Chostakovitch**, composée en 1934. Œuvre aux multiples facettes, elle navigue entre ironie

mordante, lyrisme désolé et énergie frénétique. Edgar Moreau, son violoncelle vibrant d'une chaleur presque humaine, et David Kadouch ont su incarner toute l'ambivalence de cette musique. Le *Largo*, notamment, fut un moment d'une beauté saisissante, une méditation à la fois déchirante et magnifique, annonçant déjà l'univers des grands quatuors du compositeur. Le finale, burlesque et pétillant de malice, a conclu cette fresque en beauté, laissant le public sous le choc de tant d'émotion et de virtuosité.

Après l'apothéose de la *Sonate* de Chostakovitch et alors que le public, transporté, ne cessait de manifester (bruyamment) son enthousiasme, **Edgar Moreau** et **David Kadouch** ont réservé une ultime surprise. De retour sur scène, ils ont offert *en bis* d'abord une transcription (à eux) de la célèbre *Valse n° 2* de Chostakovitch, mais surtout un second *bis* qui n'avait rien du simple « supplément », mais bien d'une révélation : le mouvement lent de la *Sonate pour violoncelle et piano* de **Rita Strohl**, intitulé « *Solitude ».* Composée en 1887 et publiée une décennie plus tard sous le sous-titre de « *Rêverie* », cette pièce est une « *romance sans parole* » d'une pureté et d'une élégie absolues. Le choix de ce morceau, véritable pépite du répertoire français longtemps oublié, a immédiatement scellé l'intensité du moment. Jouée en rappel, ils ont partagé une découverte, exhumant un trésor du répertoire avec une complicité et une sensibilité qui ont touché chaque spectateur au plus profond. Ce fut l'ultime preuve de leur maîtrise et de leur amour du partage, une fin de concert inoubliable !…

Bref, une soirée mémorable, qui confirme que les ***Variations Musicales de Tannay***, sous la houlette avisée de **Tedi Papavrami**, restent un incontournable de l'été musical suisse.



CRITIQUE, festival. 17e VARIATIONS MUSICALES DE TANNAY (Suisse), Tente du Château de Tannay, le 21 août 2026. DVORAK / RACHMANINOV / CHOSTAKOVITCH. David KADOUCH (piano), Edgar MOREAU (violoncelle). Crédit photographique (c) Nassissi

CRITIQUE, festival. 3ème

CHAMONIX VALLEE CLASSICS FESTIVAL (Eglise Saint-Michel), le 1er août 2026. BACH : 4 Suites pour violoncelle seul par Edgar MOREAU

Après trois soirées qui avaient déjà inscrit cette 3ème édition du Chamonix Vallée Classics Festival dans le panthéon des rendez-vous musicaux de l'été, le quatrième concert promettait un nouveau sommet, une plongée dans l'intimité et la spiritualité grâce à l'un des plus prodigieux violoncellistes de sa génération. Et quel écrin pour accueillir ce face-à-face avec l'âme humaine ! L'Eglise Saint-Michel de Chamonix avec sa lumière tamisée, et son acoustique généreuse qui enveloppe chaque note d'une réverbération presque divine, était une fois encore le théâtre de ce festival pas comme les autres. Ce soir-là, affichant complet comme la veille, le public chamoniard, fidèle et conquis, s'apprêtait à vivre un moment d'une grande force émotionnelle : l'interprétation par Edgar Moreau de quatre des six *Suites pour violoncelle seul* de Jean-Sébastien Bach, ces monuments de la musique universelle qui exigent du musicien une maîtrise technique, une

profondeur d’âme et une capacité à dialoguer avec le silence que bien peu possèdent. Et ce jeune homme de trente-deux ans, né en 1994, allait nous prouver, s’il en était encore besoin, qu’il est bien l’un des plus grands.



Avec la *Suite No. 1* en sol majeur, BWV 1007, on a été d’emblée saisi par la clarté, la transparence et la joie communicative qui émanaient de son jeu. Le célèbre *Prélude*, cette cascade de notes qui semble jaillir comme une source intarissable, a été déroulé avec une fluidité, une légèreté et une énergie presque dansante qui ont immédiatement captivé l’assistance. **Edgar Moreau**, avec son violoncelle de David Tecchler de 1711 et son archet de Dominique Peccatte – des instruments d’une sonorité exceptionnelle –, a su faire chanter cet instrument comme rarement on l’entend, trouvant des couleurs, des nuances, des accents qui donnaient à cette musique familière une fraîcheur et une vitalité insoupçonnées. L’Allemande, lourde et majestueuse, a déployé toute sa gravité, tandis que la *Courante*, légère et bondissante, semblait esquisser une danse baroque sous les voûtes de l’église. La *Sarabande*, avec sa mélodie simple et dépouillée, a été jouée avec une pudeur et une émotion contenue qui ont fait naître un silence de cathédrale, comme si chaque note était une offrande, un murmure adressé à l’éternité. Les deux *Menuets*, l’un en sol majeur, l’autre en sol mineur, ont offert un contraste saisissant, entre grâce ensoleillée et mélancolie ombreuse, avant la *Gigue* finale, une véritable course d’énergie, un tourbillon de notes qui s’achève dans un éclat de joie, salué par des applaudissements chaleureux, mais

retenus, comme si le public, déjà conquis, pressentait que l’aventure ne faisait que commencer.

Avec la *Suite No. 3* en do majeur, BWV 1009, on est entré dans un autre univers, plus lumineux, plus grandiose, presque orchestral dans sa conception. Le *Prélude*, avec ses arpèges éclatants, ses gammes ascendantes qui semblent chercher la lumière, a été interprété avec une puissance et une autorité rares, le violoncelle d’Edgar Moreau sonnant comme un orgue, comme un chœur de voix célestes. L’*Allemande*, d’une noblesse et d’une ampleur impressionnantes, a déployé toute sa richesse harmonique, tandis que la *Courante*, d’une virtuosité étincelante, faisait montre d’une agilité et d’une précision diaboliques. Mais c’est la *Sarabande*, avec sa mélodie simple, presque hiératique, qui a constitué un sommet d’émotion, un instant suspendu hors du temps où le musicien, les yeux fermés, semblait converser avec Bach lui-même, livrant une interprétation d’une beauté rare, soutenue par un son d’une profondeur et d’une chaleur qui faisaient vibrer les pierres de l’église. Les deux *Bourrées* – l’une en do majeur, l’autre en do mineur – ont offert une bouffée d’air, une respiration dans ce voyage intérieur, avant la *Gigue* finale, une danse endiablée, un tourbillon de notes qui s’achève dans une apothéose de virtuosité, saluée par un public qui, cette fois, n’a pu retenir son enthousiasme.



Puis vint la *Suite No. 4* en mi bémol majeur, BWV 1010, une œuvre plus intime, plus sombre, aux accents presque douloureux, qui exige du musicien une maîtrise technique et une profondeur d'expression hors du commun. Dès le *Prélude*, avec ses arpèges graves, ses harmonies suspendues, on a senti que l'on basculait dans un autre monde, un monde de méditation, de recueillement, où chaque note est pesée, méditée, comme une prière murmurée. **Edgar Moreau** s'y est montré d'une intelligence et d'une sensibilité bouleversantes, explorant toutes les couleurs de son instrument, des sonorités les plus chaudes aux attaques les plus incisives, avec une palette dynamique d'une richesse inouïe. L'*Allemande*, sombre et majestueuse, la Courante, plus légère mais toujours empreinte de gravité, la *Sarabande*, d'une beauté déchirante, presque funèbre, ont défilé comme les stations d'un chemin de croix musical, avant les deux *Bourrées* et la *Gigue,* qui, loin de chasser la mélancolie, semblaient l'exacerber, la porter à son paroxysme, dans une danse fiévreuse et désespérée qui

s’achève sur un accord suspendu, laissant planer un silence chargé d’émotion.

Et enfin, ce fut la *Suite No. 6* en ré majeur, BWV 1012, l’apothéose, le sommet absolu de ce récital. Le *Prélude*, avec ses arpèges éclatants, ses gammes vertigineuses, a été interprété avec une virtuosité et une puissance qui ont littéralement emporté le public, transporté dans un tourbillon de notes, une ivresse sonore qui faisait vibrer les voûtes de l’église. L’*Allemande*, d’une noblesse souveraine, la *Courante*, d’une légèreté aérienne, la *Sarabande*, d’une beauté intemporelle, ont défilé comme les moments d’une vie, les joies et les peines, les élans et les recueillements, avant les deux *Gavottes* – l’une en ré majeur, l’autre en ré mineur – qui ont offert une respiration, un moment de grâce, avant la Gigue finale, une danse échevelée, une course effrénée qui s’achève dans un éclat de lumière, un *ré* majeur triomphant qui semblait sceller l’union entre le ciel et la terre.

Après le dernier accord, ce fut un triomphe, une *standing ovation* qui n’en finissait pas, le public debout, les yeux brillants de larmes et de reconnaissance, saluant un musicien qui, pendant près d’une heure trente, avait su lui faire oublier le monde, le temps, pour le porter au plus près de l’absolu. **Edgar Moreau**, visiblement ému, a salué avec une humilité qui contrastait avec la démonstration de génie qu’il venait d’offrir, et l’on a compris, devant ce spectacle, pourquoi ce jeune homme de 32 ans – Lauréat des plus prestigieux concours (Rostropovitch 2009, Tchaïkovski 2011 et *Young Concert Artist* 2014), double victorieux de la Musique Classique en 2013 et 2015, Lauréat d’un *ECHO Klassik* en 2016 et des *ECHO Rising Stars* en 2017, soutenu par la Fondation Banque Populaire et la Fondation d’entreprise Safran, Révélation instrumentale classique ADAMI 2012 et Prix Jeune Soliste des Radios Francophones Publiques 2013, et depuis 2023 professeur de violoncelle au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris (!) – est bien l’un des plus grands

violoncellistes de sa génération. Et l'on a pensé, en le quittant, à cette phrase de Pablo Casals, qui disait que les *Suites pour violoncelle* de Bach sont « *l'essence même de la musique, la poésie la plus pure, la plus profonde* » : ce soir, **Edgar Moreau** nous en a offert une preuve éclatante, et le **Chamonix Vallée Classics Festival**, grâce au programmateur éclairé qu'est **David Joseph**, peut s'enorgueillir d'avoir écrit une nouvelle page d'or de sa jeune histoire.



CRITIQUE, festival. 3ème CHAMONIX VALLEE CLASSICS FESTIVAL (Eglise Saint-Michel), le 1er août 2026. BACH : 4 Suites pour violoncelle seul par Edgar MOREAU. Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 22 juillet 2026. Concert inaugural / le 1er des 4 concerts « Master Fest » avec E. Moreau, F. Pinto-Ribeiro, L. Roth, E. Haffner, A. Samuil, M. Samuil et A. Scott

Ce 22 juillet, le Teatro Thalia, joyau baroque niché au cœur de Lisbonne, a ouvert ses portes pour le concert inaugural de la 12e édition du *Verão Clássico Festival & Academia*. Ce théâtre privé, érigé au XVIIIe siècle, fut un lieu emblématique de la vie culturelle lisboète, un refuge pour les arts où se réunissaient aristocrates et intellectuels amoureux du beau. Ses murs de pierre apparente et son acoustique veloutée semblent encore imprégnés des murmures de deux siècles de récitals et de drames. Ce soir, pourtant, le drame n'était pas sur scène, mais dans les cœurs.

Alors que le nombreux public achevait de prendre place, le directeur artistique du festival, **Filipe Pinto-Ribeiro**, apparut, la voix teintée d'une émotion contenue. Il annonça la nouvelle qui assombrissait déjà le début du festival : la disparition soudaine, à la veille de l'inauguration, du grand violoniste et professeur hispano-allemand **Stephan Picard**. Avec une grande dignité, Filipe Pinto-Ribeiro tint à remercier chaleureusement le violoniste **Linus Roth**, dont la disponibilité et l'exceptionnel geste artistique – accepter en urgence de diriger les masterclasses de violon et de participer à ce concert inaugural – méritaient toute l'admiration. Puis, dans un élan de générosité et de fidélité à l'esprit du festival, il annonça que ce concert d'ouverture, et l'intégralité de cette 12e édition du VERÃO CLÁSSICO, seraient dédiés à la mémoire de Stephan Picard. L'émotion était à son comble, et la musique allait désormais porter le deuil et l'hommage.

Le programme s'ouvrit alors sur une œuvre ajoutée spécialement pour l'occasion, comme un souffle venu de l'éternité : le *Mozart-Adagio* d'Arvo Pärt, composé en 1992 *in memoriam* du grand violoniste Oleg Kagan. Ce choix, d'une pertinence bouleversante, tissait un fil invisible entre deux morts prématurées. Sur scène, trois artistes – **Linus Roth** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano – se recueillirent dans une interprétation d'une intensité rare. La musique de Pärt, avec son tintement méditatif, ses silences habités et ses notes suspendues comme des offrandes, créa un espace sacré sous les voûtes du Thalia. Chaque phrase musicale était un souffle retenu, un hommage muet au disparu. Ce fut un moment de pure grâce, où le temps semblait suspendu, et les larmes perlaient dans les regards émus des musiciens. Une communion parfaite entre l'âme d'un compositeur, le geste des artistes et la mémoire d'un violoniste dont l'esprit flottait parmi le public.



Passé ce moment de ferveur, la soirée s'envola avec le *Trio avec piano n°39* de **Josef Haydn**, interprété par **Linus Roth** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano. Dès l'Andante initial, s'installa une complicité lumineuse. Le *Poco adagio* fut un tissage de dialogues exquis, et le Finale « *à la hongroise* » conclut avec une virtuosité étincelante, les trois artistes semblant ne former qu'un seul souffle. Une lecture empreinte de naturel et d'élégance. Vint ensuite un moment insolite : le *Duetto* pour violoncelle et contrebasse de Rossini, interprété par **Edgar Moreau** et **Alexandra Scott.** Quel démonstration de génie ! La contrebasse, souvent reléguée au second plan, s'éleva ici avec une rondeur, une agilité et un chant prodigieux, dialoguant à égalité avec le violoncelle profond de Moreau. L'*Andante Molto* fut un duo d'amour, une mélancolie envoûtante, avant que l'*Allegro final* ne conclue cette pièce de bravoure par un déploiement de jeux de cordes, salué par les applaudissements reconnaissants du public.

La soprano russo-allemande **Anna Samuil** illumina ensuite la

scène avec les *Canzoni da camera* de Puccini. Quelle palette d'émotions ! Sa voix, d'une richesse captivante et d'un timbre magnétique, sut passer de la langueur passionnée de « *Sole e amore* » à l'ivresse méditerranéenne de « *Terra e mare* » et à la grâce enfantine de « *E l'uccellino* ». Sa diction, parfaite, et son art de la colorature firent revivre ces miniatures avec une intensité dramatique saisissante, avant de conclure ce moment puccinien par le déchirant aria « *In quelle trine morbide* » extrait de *Manon Lescaut*, où chaque silence portait le poids du désespoir. **Matthias Samui**l, son époux au piano, fut un compagnon d'une sensibilité infinie. La soirée se poursuivit avec les *Romanze da camera* de **Giuseppe Verdi**, où Anna Samuil révéla une nouvelle facette de son immense talent. La religiosité douloureuse du « *Deh, pietoso, oh Addolorata* » fut un instant de pure grâce, contrastant magnifiquement avec la verve populaire du « *Stornello* » et l'élan joyeux du « *Brindisi* ». Une fois encore, la complicité avec Matthias Samuil, au piano, était totale, chaque phrase musicale étant un échange vibrant.

Et, enfin, l'apogée de cette soirée mémorable : le *Trio avec piano n°1* de **Félix Mendelssohn,** interprété par **Eszter Haffner** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano. Il est difficile de trouver les mots pour décrire l'incandescence de ce moment. Le *Molto Allegro agitato* initial fut un tourbillon romantique d'une énergie presque sauvage, les trois cordes s'enlaçant et se délaçant avec une précision chirurgicale et un lyrisme débordant. L'*Andante* offrit une respiration, une île de mélancolie d'une beauté céleste, avant que le *Scherzo*, avec son *leggiero e vivace* survolté, ne déchaîne l'enthousiasme de la salle. Le Finale, *Allegro assai appassionato*, fut l'apothéose : une course vertigineuse, une démonstration de maîtrise absolue où les quatre artistes, portés par la sensibilité de Haffner, la profondeur de Moreau et le piano éblouissant de Pinto-Ribeiro, entraînèrent le public dans un tourbillon d'émotion pure.

À la fin, les applaudissements furent longs, intenses, mêlés d'une émotion palpable. Ce concert inaugural des « Master Fest » (trois autres suivront jusqu'au 1er août…) fut, en définitive, un geste artistique total, une leçon de vie où la musique sut transformer la perte en beauté, la tristesse en communion. Sous la direction passionnée de **Filipe Pinto-Ribeiro**, le ***Verão Clássico*** a posé une pierre blanche sur le chemin de Stephan Picard. Ce festival, qui se tient chaque été au cœur de la capitale portugaise, confirme, avec une intensité peu commune, son statut de rendez-vous incontournable de l'été lisboète. Et ce premier « *Master Fest* », par sa qualité exceptionnelle et la profondeur de son hommage, restera longtemps gravé dans les mémoires comme une nuit où la musique fut plus forte que tout.



CRITIQUE, festival. LISBONNE, Concert d'ouverture du 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 22 juillet

2026. 1er des 4 concerts « Master Fest » avec E. Moreau, F. Pinto-Ribeiro, L. Roth, E. Haffner, A. Samuil, M. Samuil et A. Scott

---

CRITIQUE, concerts. Festival CLASSICAL BRIDGE PARIS, les 23 et 24 juin 2025. Reed Tetzloff, Augustin Dumay, Jean-Frédéric Neuburger, Edgar Moreau…

Si le Festival international porté, conçu par la pianiste Klara Min, « CLASSICAL BRIDGE » développe une aura internationale entre les continents, passerelle désormais délectable et féconde, de New York à Bordeaux et Séoul, son escale parisienne inaugurée ainsi en juin 2025, revêt un intérêt spécifique, idéalement installé dans les salons luxueux du Musée Jacquemart-André. On y

retrouve le charme légendaire des salons de musique fin de siècle et Belle Époque.

Un parfum suranné pourtant bien vivace, en réalité irrésistible, celui d'instants exceptionnels où la proximité des objets précieux, celle des toiles de maîtres [Largillière et Frago, Hubert Robert, Nattier ou Boucher…] suscitent de nouvelles correspondances, excite les sens… Soit un cadre idéal qui prépare à l'écoute musicale. L'offrande est désormais bien rodée : on a pu l'expérimenter aussi au Château de Chantilly où la fameuse galerie de peintures du Duc d'Aumale, comptant plusieurs Nicolas Poussin [!] entre autres, accueille aussi des concerts de musique de chambre.

Mais Jacquemart André offre un écrin plus enchanteur encore et de meilleures conditions acoustiques [l'entièreté des murs tapissés d'un damas rouge y contribuant probablement], comme de visibilité [les musiciens jouant sur une estrade haute, sont bien visibles de tous].

Après le récital virtuose et puissant du pianiste Américain [originaire de Minneapolis] **Reed Tetzloff**, la veille [le 23 juin], associant Satie, Ravel, et plusieurs standards de Gershwin, abordés avec un charme swingué irrésistible, ce soir marque un temps forts du Festival 2025, en réunissant des tempéraments avérés, de vrais solistes aguerris, qui, mérite de la programmation, s'avèrent particulièrement complémentaires.
La réussite du concert de ce soir est d'autant plus totale que l'ordre et le choix des partitions ont été modifiés, nécessitant de concevoir une nouvelle succession.

chambrisme raffiné

Échauffement d'abord et avec quelle classe, avec **Robert Schumann** dont le duo piano / violon, **Jean-Frédéric Neuburger** et **Augustin Dumay**, expriment les moindres altérations, tous les élans de la psyché complexe, ambivalente, exaltée, si fascinante du génie romantique. Le caractère improvisé de la Fantaisie semble inspirer, porter, galvaniser les interprètes. Puis dans le premier mouvement de la Sonate n°2, plus fluide et disert encore, en totale communion avec le pianiste d'une volubilité saisissante car aucune de ses nuances n'est gratuite, le violoniste fait chanter et parler son instrument par une clarté dynamique éblouissante, faisant tour à tour, pleurer et rugir les cordes comme chauffées à blanc.

Après **le Trio de Mendelssohn** avec le concours de la violoniste **Alissa Margulis**, et le violoncelliste **Edgar Moreau**, réalisé dans une vivacité lumineuse, et souvent espiègle [l'esprit de Puck du Songe d'une nuit d'été règne sur le Finale], l'apothéose de la soirée est indiscutablement la lecture du Quatuor avec piano n°1 de Fauré composé en 1876 et achevé véritablement [Finale] en 1880.

L'élève de Saint-Saëns brille par cet éclat et sa grande séduction mélodique qu'il croise avec une densité harmonique personnelle, manifestement marquée par la découverte de Wagner [lors de séjours à Cologne et Munich]. Le flux naturel et remarquablement nuancé du pianiste, la fusion continue entre violon et alto [**Augustin Dumay** et **Miguel Da Silva**], le concours du violoncelliste **Edgar Moreau** [profond, précis, à l'écoute….] réalisent une performance captivante n'écartant aucun accent ni effet contrasté, de la fureur vivace au diminuendo final murmuré, idéalement évanescent et mystérieux. Du Scherzo léger et dansant, les quatre interprètes expriment l'esprit d'une sérénade dans le style des pièces pour clavecin

du XVIIIème [pizz des cordes, enjoués, continument bondissants et facétieux] dont l'énergie primitive préfigure dans sa riche texture accomplie, l'audace des Scherzos de la génération suivante, celles des génies modernes : Ravel et Debussy.

L'Adagio est d'une réussite égale : profond, dense, transparent dans ses couleurs tragiques dont l'amertume qui affleure laisse perceptible la morsure d'une blessure intime, secrète. Agile et clair, le violon exprime une sincérité implorante, le ressentiment d'un cœur atteint. La cohésion collective apporte un souffle, une ampleur superlative ;
Le Finale est d'une rare densité expressive que les interprètes savent toujours inscrire dans l'impétuosité et la transparence même dans ce Final noté appassionato. Les silences, les cadences, les syncopes sont magnifiquement ciselés, chacune exprimant une houle psychiquement complexe, dont l'activité ambivalente, laisse enfin jaillir l'espoir à la fin du cheminement.
Passionnante trajectoire, explicitée avec quelle hauteur par quatre solistes totalement en phase. Rendez vous est déjà pris pour l'année prochaine… à Seoul.

entretien

LIRE aussi notre **ENTRETIEN avec Klara Min**:
https://www.classiquenews.com/entretien-avec-la-pianiste-klara-min-a-propos-de-la-57-edition-du-festival-classical-bridge-paris-musee-jacquemat-andre-les-23-24-et-25-juin-2025/

La pianiste Klara MIN a le génie des passerelles et des ponts créatifs. En invitant ses partenaires et amis de longue date,

la pianiste cultive les affinités électives, suscite le partage et la communion auxquels sont conviés les spectateurs parisiens. Dans l'écrin somptueux et intimiste du Musée Jacquemart-André, le festival qu'elle a créé : « CLASSICAL BRIDGE », propose 3 concerts exceptionnels, les 23, 24 et 25 juin prochains. Au programme, vertiges pianistiques et chambrisme ciselé, en parfaite harmonie avec les salons patrimoniaux de l'un des plus séduisants musées de la Capitale. Explications et présentation de la déjà 5ème édition…

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, les 19 et 20 décembre 2024. CHOSTAKOVITCH. Edgar Moreau (violoncelle), Orchestre National de Lyon, Kirill Karabits (direction)

Initialement dirigé par Nathalie Stutzmann, que toutes les grandes salles symphoniques du monde s'arrachent désormais, la cheffe française a été contrainte d'annuler sa venue pour raison de

santé, et c'est le non moins excellent chef ukrainien Kirill Karabits qui a repris le flambeau en dernière minute. Dans un programme 100% Chostakovitch, compositeur qu'il connaît et fréquente depuis toujours, il fait des étincelles dans la magistrale *5ème Symphonie* du compositeur russe, à la tête d'un Orchestre National de Lyon des grands soirs…

Mais avant le plat de résistance que constitue une symphonie en seconde partie de programme, place au *Concerto pour violoncelle N°1* du même Chostakovitch, composé (en 1959) à l'intention de Mstislav Rostropovitch, et défendu ce soir par le jeune virtuose français **Edgar Moreau**, que l'on ne présente plus tant il occupe désormais une place de choix parmi le paysage des grands violoncellistes de notre époque…

Le compositeur souffrant de poliomyélite à l'époque de sa composition, il y exprime de manière particulièrement dramatique ses états d'âme du moment. Pour autant, et se référant à J. S. Bach, il utilise les quatre lettres de l'abréviation de son patronyme pour en faire l'évocation même du thème de son concerto : DSCH *(ré-mi bémol-do-si*). Il est consrtuit en quatre mouvements, depuis l'insouciance désinvolte jusqu'à l'ironie sarcastique, si caractéristique de la musique de Chostakovitch. Le final est terrifiant, utilisant la mélodie préférée de Staline, *Suliko,* mais en la défigurant sous la forme d'un cri de désespoir – en souvenir macabre de l'homme qui lui avait infligé tant de persécutions. Rostropovitch lui-même a évoqué les grandes difficultés d'exécution de ce mouvement, demandant de la part de son exécutant une énergie quasi surhumaine, ce sont le jeune Moreau ne manque pas, ne reculant devant aucune des violences, des accents heurtés, des apeurements, ou des véhémences de cette musique aux accents déchirants. Le public lyonnais lui

fait un triomphe, et il le remercie en lui offrant, en *bis*, les doux accents d'un mouvement d'une des *Suites* de Bach…

En seconde partie de soirée, place à la grandiose *Cinquième Symphonie*, sans doute la plus jouée de Chostakovitch, mais surtout la plus autobiographique de son compositeur, qui reflète, malgré sa fausse insouciance, les angoisses des purges staliniennes en cours à l'époque de sa composition. Les incessants "*La*" – répétés inlassablement pendant le 4ème et dernier mouvement qui se veut plein d'emphase – traduisent bien le sentiment d'oppression et démentent la "bonne humeur" à laquelle prétend la symphonie.

Et tant Karabits que tous les pupitres de l'OnL nous régalent. Techniquement, tout d'abord : l'aisance des cordes, la qualité des attaques, la concentration de tous les instants laissent pantois. Musicalement, ensuite : la sûreté du jeu et la liberté des solistes fascinent. Leur manière de changer radicalement d'atmosphères, de varier les couleurs au sein même de leur pupitre, de laisser s'épanouir un thème sans rupture de tension et avec une dynamique incroyable est remarquable. Tel *solo* de basson offre une impulsion dramatique immédiate dans laquelle l'orchestre s'engouffre avec délices. Pas un excès qui ne soit ici musicalement justifié, tandis que le chef ukrainien fait évoluer avec une vraie *maestria* les phrases entre climats inquiets et héroïsme de façade. Du grand art que l'audience ne manque pas de saluer avec fracas, plébiscitant cette grande soirée Chostakovitch au sein de l'**Auditorium Maurice Ravel** !



_____

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, les 19 et 20 décembre 2024. CHOSTAKOVITCH. Edgar Moreau (violoncelle), Orchestre National de Lyon, Kirill Karabits (direction). Toutes les photos (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Mikko Franck dirige la *5ème Symphonie* de Dmitri Chostakovitch (à la tête de l'OPRF)

METZ, cité musicale. ARSENAL, ven 29 nov 2024 : La Valse de Ravel. DUTILLEUX, Lili BOULANGER… Orchestre national de Metz Grand Est, David Reiland, Edgar Moreau (violoncelle)

Vertiges symphoniques à l'ARSENAL DE METZ. Quatre symphonistes coloristes sont à l'affiche de ce programme des plus poétiques. Inspiré par Baudelaire, « *Tout un monde lointain* » est un sublime *Concerto pour violoncelle* signé Henri Dutilleux, un hymne aux mystères et à l'invisible que dévoile la divine musique, d'autant plus vertigineux voire hallucinants que l'Arsenal invite en soliste le crépitant violoncelliste Edgar Moreau.

Place ensuite aux crépuscules tout aussi étranges voire inquiétants du soir frémissant et « triste », parfois

angoissé, de **LILI BOULANGER** dont « *Un soir triste* » est le testament musical et spirituel ouvragé à seulement 24 ans : l'auteure mourra quelques mois plus tard d'une maladie. Même enchantements oniriques et porteurs, de Debussy puis Ravel : le premier peint les envoûtantes et douces irisations comme les déferlements de l'océan ; quand le second, tout aussi inspiré mais capable de déferlements raffinés, en 1920, ose dérouler une valse déglinguée, et très / trop vivace… sur les ruines encore fumantes de la vieille Europe. Comme son Boléro, trait de génie mondialement célébré, la si délicate ***Valse* de Ravel**, hymne à la danse et aussi orgie progressive de rythmes et de couleurs, dévoile la double personnalité du compositeur; Maurice le si mesuré et le si pudique, « ose » faire imploser le tissu symphonique jusqu'à la transe la plus débridée, jusqu'à l'obsessionnelle ivresse des sons et des sens (comme le *Boléro*). Irrésistible cheminement qui s'achève dans une apothéose orchestrale jamais écoutée auparavant. Programme symphonique événement.

***D'UN SOIR TRISTE*… SYMPHONISME POETIQUE DE LILI BOULANGER** : Même atteinte d'une pneumonie incurable qui finit par l'emporter trop jeune (1918), Lili Boulanger (Prix de Rome, 1913) rayonne ici à travers deux partitions flamboyantes, dont la gravité et la très riche texture (surtout l'ample poème atmosphérique « D'un soir triste » qui dépasse 11mn, clairement debussyste) imposent un tempérament exceptionnellement dramatique voire tragique dont les couleurs et la subtilité harmonique fascinent littéralement. Volets fonctionnant en diptyque, les deux partitions (« D'un matin de printemps » puis « *D'un soir triste* ») éblouissent en révélant la riche activité poétique d'une jeune femme de 24 ans qui en 1918, au soir de sa trop courte existence, semble se savoir condamnée par la tuberculose. Le traitement des masses, la prodigieuse texture des timbres, d'une sensualité mystérieuse et toujours suggestive comme alanguie et irrésolue,

l’intelligence de l’orchestration imposent le cycle double comme un sommet de l’art orchestral post wagnérien, post franckiste dont la finesse de la structure et du rayonnement sonore égale les Debussy, Roussel, Ravel. C’est dire la qualité musicale en jeu.

La Valse de Ravel
Orchestre national de Metz Grand Est / David Reiland / Edgar Moreau



METZ, Arsenal
vendredi 29 novembre 2024, 20h

Durée : 1h50 + entracte

INFOS & RÉSERVATIONS :
https://www.citemusicale-metz.fr/fr/programmation/saison-24-25/arsenal/la-valse-de-ravel-1

Programme

Henri Dutilleux : Concerto pour violoncelle « Tout un monde lointain »
Lili Boulanger : D’un soir triste

Claude Debussy : La Mer
Maurice Ravel : La Valse

Orchestre national de Metz Grand Est
David Reiland, direction
Edgar Moreau, violoncelle

CLÉS D'ÉCOUTE – présentation du programme
ven 29 nov 19h (entrée libre)
INFOS PRATIQUES LOCALES
Ouverture des portes et du bar à 19h – Début du concert à 20h
Placement numéroté, assis – Vestiaire disponible –
Restauration sur place

Programme repris le samedi 30 novembre 2024, 20h
LIEGE, Salle Philharmonique – Plus d'infos :
https://www.citemusicale-metz.fr/fr/programmation/saison-24-25/arsenal/la-valse-de-ravel-1

approfondir

Retrouvez D'un soir triste de Lili Boulanger sur le CD Poétesses symphoniques par l'Orchestre national de Metz Grand Est sous la direction de David Reiland pour La Dolce Volta.
LIRE ici notre critique du cd Poétesse symphoniques / CLIC de CLASSIQUENEWS – janvier 2023 :
https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-poetesses-symphoniques-betsy-jolas-bonis-boulanger-holmes-orchestre-national-de-metz-grand-est-david-reiland-direction-1-cd-la-dolce-volta/

CRITIQUE CD événement. Poétesses Symphoniques. Betsy Jolas, Bonis, Boulanger, Holmès. Orchestre National de Metz Grand Est. David Reiland, direction (1 cd La Dolce Volta)

CRITIQUE, festival. EVIAN, La Grange au Lac, le 3 juillet 2024. HOMMAGE à Daniel BARENBOÏM – avec Martha Argerich (piano) / Renaud Capuçon (violon) / Edgar MOREAU (violoncelle).

Pour fêter la 31ème édition du festival – en même temps que son second mandat à la tête (artistique) des Rencontres Musicales d'Evian -, Renaud Capuçon a mis les petits plats dans les grands, et c'est avec rien moins que le Chamber Orchestra of Europe (dirigé par l'ancien directeur du Philharmonique de Berlin, Sir Simon Rattle, accompagné par sa femme, la mezzo tchèque Magdalena Kozena) que les festivités ont commencé (le 26 juin). Le reste de la programmation donne le tournis tant le festival

lémanique est devenu l’une des références incontournables parmi les plus prestigieux festivals d’été en Europe. Mais encore une fois, à l’instar du festival de Pâques d’Aix-en-Provence (que dirige également Renaud Capuçon), une telle galaxie de solistes et orchestres prestigieux n’auraient jamais pu être réunie sans l’indispensable (et désormais incontournable !) soutien financier de Mme Aline Foriel-Destezet, la plus grande mécène dans le domaine artistique (et notamment musical) de notre temps. Et c’est également grâce à elle que Les Rencontres musicales d’Evian vont bientôt prendre une nouvelle envergure, avec la construction de La Source Vive, nouvelle salle dédiée à la musique de chambre, insolite (avec sa forme ronde) et intimiste (avec ses 500 places), actuellement en construction (son ouverture est prévue en 2026) à gauche derrière la Grange au Lac (les deux structures auront à terme une entrée commune avec un grand hall tout en longueur), et dont la synergie fera naître une nouvelle institution : Les Mélèzes. Avec ce projet des Mélèzes, Mme Aline Foriel-Destezet dépasse ici son rôle de mécène pour devenir une véritable partenaire, très investie dans le projet, d’autant qu’elle en préside le Fonds de dotation. Nous voulions lui rendre hommage en guise de préambule à notre recension…



Le concert du 4 juillet, en présence de la Mécène bien entendu, devait être un **hommage à** l'immense pianiste argentin qu'est **Daniel Barenboïm**, en sa présence et accompagné de ses amis musiciens que sont sa compatriote **Martha Argerich**, l'incontournable **Renaud Capuçon** et le brillant violoncelliste français **Edgar Moreau**. Las, la maladie l'aura empêché de participer à cet hommage que tenait à lui rendre le maître des lieux, mais c'est avec des mots touchants et sincères que Renaud Capuçon aura, en préambule au concert, glorifié l'un des plus grands artistes de notre temps, aussi connu pour son action humaniste de rapprochement entre les peuples – que ses talents de concertiste et chef d'orchestre.

La soirée débute par la *Sonate pour violoncelle et piano en ré mineur* (1915) de **Claude Debussy**, superbe pièce qui s'ouvre sur un *Prologue* fier et majestueux annoncé par le piano, et bientôt relayé par les arabesques tristes du violoncelle (de

Moreau) à laquelle se mêle l'agitation inquiétante du clavier (d'Argerich) ; la *Sérénade* plus désordonnée par ses *pizzicati* répond à l'image versatile et fantasque et de Pierrot (fâché avec la lune) auquel elle doit son inspiration ; le *Finale* virtuose conclut sur des sonorités hispanisantes dans une joyeuseté toute lunaire. Vient ensuite la *Sonate pour violon et piano N°1 en la mineur* (1851) de **Robert Schumann**, dans laquelle Martha Argerich et Renaud Capuçon, complices de longue date, s'engagent émotionnellement, les deux protagonistes offrant une visite fiévreuse et passionnelle de cette pièce au dramatisme poignant et viscéral. Er le public se laisse bien volontiers et tout particulièrement conquérir par la fièvre du jeu et l'incroyable énergie insufflées dans les passages vifs et virils du premier mouvement. Dans celui-ci, comme dans les deux qui suivent, les deux musiciens font la démonstration d'une acuité musicale peu commune et d'une maîtrise absolue de la sonorité et de la couleur, en plus d'une cohésion absolue. Pointe sèche et passion du violon, rêveries et rafales du piano : la volonté de traiter chaque saute d'humeur dans la *sonate* de Schumann n'entrave par ailleurs à aucun moment la fluidité du discours. Magistral !

Après l'entracte, place à la *Sonate pour violon et violoncelle en la mineur* (1922) de **Maurice Ravel** dans laquelle on se délecte de la poursuite des deux artistes (Capuçon et Moreau) vers l'équilibre et le sens du détail, leur unité de style et d'énergie fusionnant dans cette pièce où la complicité des deux instruments est mise à nu. Ils s'imbriquent avec fluidité dans la verve impétueuse et foisonnante, tout autant que dans les *pianissimi* et la sobriété des *lamenti* (3ème mouvement). Leur complicité est totale… Une complicité qui inclut Martha Argerich dans la quatrième et ultime pièce de la soirée chambriste, grâce au (génial) *Trio pour violon violoncelle et piano n°2 en mi mineur* (1944) de **Dmitri Chostakovitch**. Cette grandiose partition, aussi incontournable que tragique dans la littérature chambriste du compositeur russe, est emplie de sentiments et d'émotions pudiquement camouflés, et se situe

dans l’intimité tourmentée d’un créateur sans cesse en alerte vis-à-vis d’un régime menaçant, dictatorial et impitoyable. Les trois compères magnifient les notes de Chostakovitch grâce à leur lecture raffinée et engagée (*Andante-Moderato* méditatif et solennel), intériorisée (poignante et austère passacaille du *Largo*) et explosive (*Allegro con brio*) – et en particulier dans le déconcertant mais envoûtant *Allegretto-Adagio* final, où Chostakovitch pour la première fois s’inspire d’un chant juif mémorable (thème klezmer expressif, prolongé par une sorte de danse macabre) qui ne peut laisser aucun auditeur indifférent. Datée de 1944, période terrible où la guerre et les atrocités se révèlent sans retenue, cet ouvrage oppressant et gorgé d’émotions touche au plus intime de la sensibilité humaine… ce que le public de **La Grange au Lac** comprend bien qui attend de longues secondes avant de briser le silence que les derniers accords lui imposent…

Mais devant le succès que ce trio d’exception récolte, il finit par se reformer pour interpréter un bis autrement plus gai et jovial avec le très primesautier premier mouvement du *trio n°1 en ré mineur* de Félix Mendelssohn.

_____

CRITIQUE, concert. EVIAN, La Grange au Lac, le 3 juillet 2024. HOMMAGE à Daniel BARENBOÏM – avec Martha Argerich (piano) / Renaud Capuçon (violon) / Edgar MOREAU (violoncelle). Photos (c) DR.

VIDEO : Martha Argerich (piano) / Renaud Capuçon (violon) / Edgar MOREAU (violoncelle) interprètent le Trio N°2 de Dmitri Chostakovitch (à la Philharmonie de Paris)

Concert, critique. LILLE, Nouveau Siècle, le 24 septembre 2020. ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE, Edgar Moreau, Alexandre Bloch. HAYDN, BARTOK



Concert, critique. LILLE, Nouveau Siècle, le 24 septembre 2020. ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE, Edgar Moreau, Alexandre Bloch. HAYDN, BARTOK… Idéalement adapté à la configuration instrumentale requise, mesure sanitaire oblige (l'Orchestre National de Lille est « réduit » en formation de chambre), **le Concerto pour violoncelle n°1 de HAYDN** sied particulièrement bien à la direction nerveuse, dynamique, flexible d'Alexandre Bloch et au tempérament incandescent du jeune soliste **Edgar Moreau** (26 ans – photo ci contre) : le violoncelliste français est parmi les plus doués de sa génération. Il n'a pas seulement pour lui une technique et une sonorité des plus raffinées ; il exprime avec un art des nuances et une profondeur exceptionnelle, la subtile élégance de Haydn.

Concert d'ouverture de l'ON LILLE – Orchestre National de

Lille

Somptueuse ouverture au Nouveau Siècle à Lille

L'allant et la vitalité en superbe équilibre d'une partition à la fois classique, d'une volubilité même baroque, triomphent ici. Et la conception économe des expositions, réexpositions et variations offre au soliste, une arène déjà… romantique. L'intelligence des accents, la gestion des nuances, l'éloquence des phrasés superbement maîtrisés… ce style toujours mesuré mais articulé, jamais artificiel ni démonstratif, indiquent clairement un interprète de premier plan dont la vérité dialogue somptueusement avec l'heureuse vivacité de l'orchestre. La virtuosité chantante et lumineuse du violoncelle jouée ainsi après l'ample portique du **Copland** (*Fanfare for the common man*) forme la plus séduisante des partitions pour le concert d'ouverture de la saison 2020 – 2021. Notons que le violoncelliste remplace le violoniste Nemanju Radulovic, artiste en résidence pour cette nouvelle saison 2020 – 2021. Hélas, le virtuose franco-serbe n'a pas venir en France jusqu'à Lille, confiné parce qu'il a été testé positif à la covid 19. Ainsi se déroule la saison musicale, avec ses imprévus de dernière minute. L'Orchestre National de Lille s'est d'ailleurs adapté au contexte sanitaire actuel, en proposant une billetterie ouverte plus souple, réactualisée tous les deux mois, afin d'affiner au mieux les offres musicales selon les « empêchements » prévisibles, malheureusement inéluctables dans la situation que nous vivons

tous depuis mars dernier.

Enchaîné et joué debout (violons I et II), le **Divertimento de Bartok** permet là encore au cordes seules de l'Orchestre lillois de captiver en crépitements et intensité ; la partition composée à Saanen (Suisse) à l'été 1939, là même où devait naître le futur Menuhin Gstaad Festival, allie souffle et âpreté, cultivant même une tension presque étouffante, en relation avec les heures noires d'une Europe soumise à la barbarie nazie. Du Haydn précédent à la partition moderne circule et s'affirme la même homogénéité des cordes. Qualité des unissons, dialogues entre les deux solistes (violons I et II) et l'ensemble des cordes (à la façon d'un concerto grosso), articulation et densité pourtant claire du son de l'orchestre… le travail d'**Alexandre Bloch** et des musiciens de l'**ON LILLE** dévoilent de superbes qualités ; on les avait quitté la saison dernière, dans l'achèvement du cycle Mahler. On retrouve ici la même écoute partagée, l'engagement, le souci des accents qu'il s'agisse du dynamisme dansant de l'Allegro initial ou des éclairs contrastés de l'Allegro final où pointe aussi la superbe tenue du violon I dont les solos ont de courtes et fulgurantes irisations tziganes. La franchise du geste collectif parfois assumée « rude » rend justice à la partition de Bartok qui y revendiquait clairement son caractère de fantaisie « paysanne ». Au centre, s'affirme l'Adagio si intense, et si subtil dans ses éclairs funèbres dont le chef sait aussi exprimer la couleur du mystère le plus inquiétant. Tant de profondeur suggestive et d'aisance articulée confirment à présent l'excellence des instrumentistes de l'Orchestre lillois. On attend avec impatience les prochains programmes de l'Orchestre National de Lille. Et pour nous faire patienter, **le cd de la 7è Symphonie de Mahler** – jalon important de l'épopée Mahler de la saison précédente vient de sortir chez Alpha (critique du cd à venir dans le mag cd dvd livres de



classiquenews).

Prochains concerts de l'Orchestre National de Lille :
30 sept / 1er octobre 2020 : Divertimenti (**Alevtina Ioffe**, direction)
7, 8, 9 octobre 2020 : Métamorphoses (**Alexandre Bloch**, direction)
PLUS D'INFOS sur le site de l'Orchestre National de Lille / saison 2020 – 2021
https://www.onlille.com/saison_20-21/

CONCERTS D'OUVERTURE de L'Orchestre National de LILLE



LILLE, ONL, concerts d'ouverture : 24 et 25 sept 2020. A partir des 24 et 25 sept prochains, l'Orchestre National de Lille fait sa rentrée sous la baguette de son directeur musical Alexandre Bloch… Au programme : HAYDN, concerto pour violoncelle n°1 avec Edgar Moreau, violoncelle, BARTOK : Divertimento pour cordes. **LIRE notre présentation générale de la saison 2020 2021 de l'ON LILLE** Orchestre National de Lille :

http://www.classiquenews.com/on-lille-orchestre-national-de-lille-concerts-douverture-saison-2020-2021/

La nouvelle saison de L'ONL LILLE Orchestre National de Lille commence en fanfare ! Écrite en 1942, Fanfare for the common man de **Copland** est l'une des œuvres les plus emblématiques du répertoire américain. Le Concerto n°1 pour violoncelle de **Haydn** couvre un large spectre d'émotions : joie, fantaisie, gravité, humour… Écrit à l'été 1939, le Divertimento de **Bartok** s'offre enfin comme un beau rayon de soleil musical. À l'abri du monde, le compositeur hongrois imagine une œuvre pleine de rythmes et de lumière. Un chef-d'œuvre émouvant, comme l'ultime adieu d'un musicien avant l'exil, qu'Alexandre Bloch dirige ainsi en ouverture de sa quatrième saison à la tête de l'Orchestre National de Lille.

Jeudi 24, Ven 25 sept 2020 – concert d'ouverture
LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle, 20h
1h sans entracte – **RÉSERVEZ VOTRE PLACE**

Copland : Fanfare for the common man
HAYDN : Concerto pour violoncelle n°1 / **Edgar Moreau**, violoncelle
Bartok : Divertimento pour cordes

Orchestre National de Lille
Alexandre Bloch, direction

Concert repris sam 26 sept 2020, 18h (Valenciennes, le Phénix)

TOUTES LES INFOS, réservations ici
https://www.onlille.com/saison_20-21/concert/concert-ouverture/

CD, critique. OFFENBACH : Concerto militaire (Edgar Moreau, 1 cd Erato, 2017)

CD, critique. OFFENBACH : Concerto militaire (Edgar Moreau, 1 cd Erato, 2017). il joue de la soie de son foulard écharpe en couverture comme son chant au violoncelle est souple, fin, d'une exceptionnelle élégance. Le jeune violoncelliste Edgar Moreau éblouit littéralement par son naturel et sa musicalité. Quelle belle révélation que ce **Concerto « militaire » pour violoncelle en sol majeur** (composé en 1847 par un Offenbach, âgé de 28 ans), auquel le jeune concertiste soliste sait préserver l'éloquence en diable et la sensibilité raffinée viennoise. Le premier mouvement est porté par une énergie conquérante, celle d'une troupe en armes, fière et gavée d'un sain panache (n'est il pas militaire, comme son titre l'indique ?). La verve et le brio font toute la valeur de cette écriture démonstrative et fine ; deux qualités qui s'exaltent sous l'archet et sous les doigts magiciens d'Edgar Moreau dont l'agilité souple et très articulée fait merveille, sachant … et souligner le lyrisme

tendre et l’appel au délire le plus déboutonné ; ses phrasés sont précis et nuancés, d’une flexibilité unique, douée de grande finesse dans le jeu des caractérisations incessantes et contrastées. L’instrument est proche du chant le plus facile, éperdu, échevelé (premier Allegro maestoso). La carrure des phrases, leur sens déluré de la parodie, l’ivresse des vocalises annoncent cette joie irrépressible du génie de la pantalonnade.
Le violoncelle n’est pas seulement hyperbavard qui semble jouer toutes les parties et toutes les voix : il exprime la frénésie de cet Offenbach hyper sensible, racé, élégantissime. Le jeu crépitant et nuancé du soliste suit mesure à mesure, l’écriture opératique, où se succède une série de cadences, variations, fantaisies les plus fantasques (« bouffes ») d’un esprit hanté par la grâce du délire. Quel premier mouvement!

Génie foudroyant, survolté mais nuancé d’Offenbach et du jeune Edgar Moreau



Dévoilant toute la maestrià d'un dramaturge né, capable de cette partition délurée, délirante, 10 ans avant Orphée aux enfers. S'y ressuscite et s'incarne idéalement par son insolence magnifique, l'esprit d'Offenbach : cet oiseau moqueur si délectable dans ses délires et sa fantaisie souveraine. L'amuseur du Second Empire ose déjà en 1847, une cascade d'idées déjantées, de verve en diable qui se joue de tous les registres : l'art est libre, et avec Offenbach, composant pour son propre instrument, non pas la voix mais le violoncelle, totalement explosif ; car, juvénile, sincère, quasi instinctif, c'est d'abord un bain bouillonnant d'énergie. Le feu intact du jeune violoncelliste Moreau permet cet acte d'appropriation, naturel et foudroyant.
Dommage que l'orchestre, style grosse caisse, en fasse trop contradictoirement dans ce passage qui est une formidable entrée, un lever de rideau maestoso et pétaradant. Le violoncelle solo est à peu près aussi volubile et ciselé que l'orchestre, épais, démonstratif, et sans guère de nuances. On veut bien comprendre qu'il regroupe des individualités (collectif de chambristes), certes, mais où sont les nuances ?

Le second mouvement (***Andante*** de presque 10 mn) sonne l'aria d'une diva de bel canto : andante chantant lui aussi mais en demi, ultra teintes, où le dosage et la nuance suppléent la volonté de bravade brute et de pure virtuosité. Car Edgar Moreau sait aussi colorer et ciseler une sonorité qui « paraît » certes, et gonfle les muscles, mais sait surtout « être » : intérieure et introspective. Ce jeu des arrières plans est délectable voire superlatif. On trouvera là encore la tenue de l'orchestre bien terre à terre en comparaison.

Voilà qui rétablit le génie facétieux d'un Offenbach très cultivé qui pense par son violoncelle tout l'opéra de son

époque : Rossini, Bellini et Verdi ; les Italiens évidemment dont il aime parodier toutes les facettes. Mais Offenbach aime moquer surtout l'orgueil et la vanité du militaire, comme en témoignent les nombreux éclats comiques du final qui annonce La Grande Duchesse de Gerolstein (écrite 20 ans après son Concerto). Une belle offrande discographique pour le bicentenaire de la naissance de Jacques Offenbach, de surcroît dans la version complète reconstituée par Jean-Christophe Keck en 2004.

D'une égale facétie parodiant les styles les plus divers (jazz et rock dans le premier mouvement), **le Concerto du pianiste viennois Friedrich Gulda** (décédé en 2000) surprend dans son Concerto pour violoncelle (créé en 1980) lui aussi par sa facilité parodique ; si le premier mouvement sonne rock (le violoncelle empruntant résolument la voie de la guitare électrique), les second (Idylle) et dernier mouvement, sont d'un lyrisme éclectique impeccable, d'une finesse de ton qui retrouve la grâce d'inspiration du Concerto d' Offenbach. La Cadence contraste par sa quête éperdue, froide, interrogative ; elle semble rentrer dans le mystère en un délire que certains trouveront… bavard, autocentré (avec pastiche alla Chostakovitch : acidité et vertiges d'un questionnement sans réponse). Qu'importe, le soliste captive par la disparité de sa palette expressive, ; l'étonnante précision de ses nuances les plus ténues.
Gulda fut ce « poil à gratter de la société bourgeoise conservatrice, le prince du cross over » est-il indiqué dans la notice du livret. Son sens de la provoc demeure bien polissé, jouant sur le choc aimable des styles différents, un éclectisme qui se moquant des frontières et de la bienséance « catégorisante », avait alors (en 1980) valeur de sédition musicale : il est vrai que Vienne concentre une pensée bien conformiste et un ordre hiérarchisé qui ignore tous ceux qui n'ont pas le titre ronflant de « doktor ». Le mentor de Marta Argerich cultivait la liberté lui aussi, résolument provocatrice pour remettre les cerveaux dans le bon sens.

Talentueux dans l’infini nuancé, comme dans la bravade empanachée la plus débridée, Edgar Moreau cisèle un jeu idéal : à la fois introspectif et sincère, comme éloquent, articulé, subtil, virtuose. Magistrale approche. Gulda est revivifié ; le jeune (violoncelliste) Offenbach illumine par une telle intelligence. Malgré la faiblesse peu inspirée de l’orchestre, le cd est « **CLIC de CLASSIQUENEWS » de février 2019.**

CD, critique. OFFENBACH : Concerto militaire – couplé avec le Concerto pour violoncelle de Gulda(1980). EDGAR MOREAU, violoncelle. Les Forces Majeures / Raphaël Merlin, direction – 1 cd ERATO / Warner classics – durée 1h13mn – enregistrement réalisé en août 2017, Limousin).